L'écriture de soi, Anna-Eva Bergman.
Séminaire Fondation Hartung, septembre 2019.
Mâkhi Xenakis

Lorsque Christine Lamothe m'a proposé de participer à ce workshop à la Fondation Hartung je me suis demandé, si dans mon cas, je devais parler de moi et de mon travail d'écriture ou bien si ce terme englobait aussi mon travail de plasticienne… En en reparlant avec Christine, j'ai compris que j'avais « le droit » de parler de l'ensemble de mon travail et que c'était même cela qu'elle attendait de moi… Alors je me lance et vais d'abord tenter de mieux comprendre les différences qui existent entre l'écriture, au sens propre du terme et les autres médiums que j'utilise en sculpture ou en peinture et qui concernent aussi « l'écriture de soi »

Le dessin, la peinture m'accompagnent depuis toujours alors que l'écriture est restée « secrète » jusqu'à la parution de mon premier livre écrit avec Louise Bourgeois en 1998.

L'écriture nait chaque fois d'une rencontre, d'un hasard puis, d'une nécessité. Parfois c'est l'écriture qui provoque un travail de sculpture ou de dessin. Parfois c'est l'inverse. Parfois encore c'est l'écriture qui m'amène à changer mon travail à l'atelier qui lui-même transforme alors mon écriture. Elle m'est devenue aussi indispensable que le dessin, la peinture ou la sculpture. J'ai l'impression que ce que je ne parviens plus à exprimer dans l'un de ces domaines peut apparaître dans l'autre. Chacun se nourrissant mutuellement et me donnant des nouvelles voies inattendues à explorer.

Lorsque je dis que pour moi, d'une certaine façon, l'écriture me rassure plus que la peinture ou la sculpture, je vois que les gens sont étonnés, incrédules…

C'est parce qu'elle me permet de raisonner, d'avancer, de synthétiser des sensations contraires avec des mots qui ont déjà un sens, une signification.

Les mots ont été créés depuis l'aube de l'humanité afin que nous puissions communiquer entre nous. Le jeu est d'assembler ces mots qui ont tous un sens propre afin qu'ils expriment au plus juste notre pensée et nos émotions de manière intéressante afin d'atteindre l'autre.

Alors que pour faire un dessin une peinture ou une sculpture il faut des pigments de couleur secs ou liquides, de la terre ou de la poudre de ciment ou de plâtre…. Ces matériaux n'ont donc, au départ, aucune signification propre.

Même si les couleurs raisonnent en nous différemment, selon que l'on a choisi du rouge, du bleu ou du noir. Où que la terre est plus sensuelle à travailler que par exemple le plâtre ou le ciment. Ce n'est que lorsque le travail est accompli qu'il « parle », ou pas, à l'autre.

L’avantage c’est qu’il n’y a pas besoin de traducteurs, c’est une langue universelle, même si chaque société et époque est formatée pour la recevoir ou pas.
Alors, comment créer de la vie, une émotion, un dialogue avec l’autre avec comme seul outil de la poudre, de la terre ou des pigments de couleurs ?

C’est dans ce sens que je trouve l’écriture plus rassurante à travailler.

En même temps, ce qui me plait et qui m’effraie à la fois, c’est quand dans mes dessins ou sculptures, je parviens à lâcher suffisamment prise pour avoir l’impression que ce sont mes mains qui prennent le contrôle, laissant mon travail prendre son autonomie au point de me surprendre tout en me faisant apparaître une forme dans laquelle je me reconnais.

Par exemple, Francis Bacon dit que sa peinture doit agir immédiatement sur notre système nerveux, même si les mots d’Eschyle ou d’autres écrivains, on le voit dans l’exposition qui se tient actuellement à Beaubourg, ont une importance énorme dans son travail.

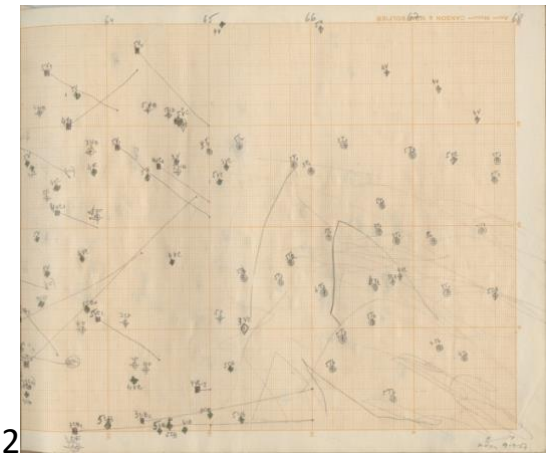
Claude Lévi-Strauss, lui, dit dans « La pensée sauvage » :
« L’art s’insère à mi-chemin entre la connaissance scientifique et la pensée mythique ou magique, car tout le monde sait que l’artiste tient à la fois du savant et du bricoleur : avec des moyens artisanaux, il confectionne un objet matériel qui est en même temps objet et connaissance »

Je crois que la meilleure manière, d’approfondir cette question de « l’écriture de soi », en ce qui me concerne, est de revenir à ma petite enfance et au lien profond qui s’est établi très tôt avec mes parents, et à la manière dont ils m’ont fait découvrir le monde.

Puisque pour eux, « l’écriture de soi » passait par la musique ou l’écriture. Et qu’il n’y avait que ça au fond qui comptait.

1

Ils avaient tous les deux un métier alimentaire qui leur prenait beaucoup de temps, si bien que les soirs ou les week-end, ils s'installaient à leur table, lui, avec ses partitions de musique, elle, avec ses manuscrits et se mettaient à écrire pendant des heures en silence. Comme je voulais certainement jouer et que, comme tous les enfants je dessinais avant de savoir écrire, ils m'installaient à côté d'eux avec des feuilles de papier et des crayons afin que je dessine et surtout… que je les laisse tranquilles…
Un ami musicologue a retrouvé une partition graphique d'une œuvre que mon père était en train d'écrire, en septembre 1957 (J'avais un peu plus d'un an), voulant certainement l'imiter, je me suis mise à faire comme lui non pas sur ma feuille de papier mais sur la sienne… Visiblement, mon père n'en a pas été offusqué puisqu'il a annoté et daté mes gribouillis au lieu de les effacer…

2 

Ainsi, très tôt, et pendant longtemps j'ai partagé leurs moments de création et d'écriture croyant que cela se passait comme ça partout de la même manière dans toutes les autres familles.

Ma mère a précieusement gardé et annoté un grand nombre de mes premiers dessins ce qui me permet de découvrir les liens surprenants qui existent avec mon travail futur.
Il y a d'abord cette gouache datée et annotée par ma mère de 1959 (j'avais 3 ans). On y voit un œil central, intégré dans une sorte de corps hybride qui semble se projeter sur nous.

3

Au fil du temps, j'ai fini par comprendre et accepter d'où venait ce regard et pourquoi il est si présent dans mon travail, j'en parle dans le livre que j'ai écrit sur mon père : « Iannis Xenakis, un père bouleversant. » Où je raconte notamment que celui-ci, durant la dernière guerre a perdu un œil, arraché par l'éclat d'un obus lorsqu'il était résistant en Grèce et que petite fille, le visage de mon père, me fascinait et m'effrayait à la fois. D'une part, son côté droit, intact avec cet œil unique vivant et son regard puissant et puis, du côté gauche, sa joue blessée et cet œil de verre, fixe, mort, qui le gênait et qu'il enlevait à la maison laissant apparaître une cavité creuse, rose, blessée....

Je raconte aussi comment lorsqu'il enlevait, à la maison cet œil de verre qui le gênait, il me demandait ensuite de le lui retrouver : « Mâa, cherche mon œil ».

Je me souviens encore de ces moments où j'éprouvais un sentiment mêlé de peur et de fierté, lorsque, chargée de cette mission si importante à mes yeux, je cherchais l'œil de mon père dans l'appartement… je me souviens aussi, de mon effroi lorsque l'ayant retrouvé, je devais le mettre au creux de ma main pour le lui apporter… L'œil de mon père dans le creux de ma main qui me regardait…

Plus récemment, j'ai retrouvé ce dessin annoté également par ma mère, daté de 64, j'avais 7 ans et demi. La Sorcière….

Cette Sorcière, ma mère m'a-t-elle demandé de la dessiner ou l'ai-je dessinée toute seule ? Et pourquoi ma mère, la découvrant, eu l'idée de noter la date et le nom que je donnais à cette *créature ?* A-t-elle été inquiète ou amusée que sa fille de7 ans et demi dessine une sorcière ?

4

Je me souviens comme cette Sorcière apparaissait souvent dans mes cauchemars, prête à bondir sur moi comme d'autres méchantes personnes ainsi que des fantômes, qui me terrifiaient et qui m'empêchaient de dormir… Cette sorcière est déjà bien centrée au milieu du papier et nous fait face, comme la plupart de mes sculptures et dessins futurs. Ses petits bras collés au corps sont juste suggérés. Les pointillés sur le côté droit du dessin lui donnent une impression de mouvement. Elle semble en apesanteur. Quant à son regard, il est absent, juste esquissé par quelques traits de même que son nez et sa bouche.

Je la reconnais et en même temps je ne retrouve pas le regard terrifiant qu'elle me portait dans mes cauchemars. Et puis elle semble immobile, alors que dans mes rêves elle s'apprêtait à me sauter dessus. Toute sa violence a disparue. Comme si, du haut de mes sept ans et demi, par le dessin, je parvenais à l'immobiliser, à effacer son regard terrifiant, à la neutraliser.

Tout comme je semble parvenir à le faire dans ce dessin fait à l'âge de 11 ans.

Pour mon anniversaire, mes parents, voyant ma passion grandissante pour la peinture, m'avaient offert un chevalet. Je me mets donc en scène, au milieu d'autres figurent familières, prête à peindre, à affronter, à figer sur ma toile vierge, une forme inquiétante humaine ou animale affublée de nombreux bras et jambes, ressemblant étrangement à une araignée.

5

Je ne sais toujours pas d'où viennent ces monstres et ces fantômes. Je suis née dix ans après la guerre. Étaient-ce les angoisses de mes parents, qui avaient vécu la guerre de manière violente qui ressurgissaient en moi, envahissant mes nuits et mes dessins ?

Avais-je compris, lorsque mes parents m'installaient à côté d'eux pour que je peigne ou dessine afin de les laisser écrire pendant des heures, qu'eux aussi mettaient ainsi leurs terreurs à distance ?

Était-ce la compagnie des petites idoles Mycéniennes et Cycladique ou encore des personnages des icônes Byzantines que mon père affectionnait tant et qui étaient présentes dans notre appartement, qui m'apprirent, si tôt, par leur manière de se tenir à la fois détachées du monde et pourtant si présentes, à mettre à distance mes peurs par le dessin ?

Cet œil, cette sorcière, cette araignée nous font face comme la plupart de mes sculptures et dessins futurs.

A partir du moment où je reçu ce chevalet je me mis à peindre continuellement et à parcourir les musées et les expositions. Je me mis également à écrire un journal intime dans lequel je parlais surtout de mes inquiétudes.

Pendant toute mon adolescence, je choisissais des sujets graves, voir dramatiques.
Il faut dire qu'à cette époque, ma mère n'était pas du tout encore la critique littéraire aux lunettes rouges qui faisait rire tout le monde.

6

Berlin, 1964

Elle était, du moins, à la maison, plongée dans des romans douloureux écrits d'une écriture sobre proche du nouveau roman. Mon père également était d'humeur mélancolique et m'expliquait régulièrement que le bonheur n'existe pas car « on nait seul et on meurt seul »
Il me disait aussi *: » C'est très bien que tu veuilles peindre mais, l'art ne s'apprend pas dans les écoles, donc tu n'iras pas aux Beaux-Arts. Et tu ne réussiras qu'à conditions de faire des mathématiques, sinon tu seras une mauvaise artiste*… »

Lui-même, s'étant effectivement construit seul comme compositeur de musique et, en partie, grâce aux mathématiques –
Si bien que je dus tenter de passer un bac mathématique alors que je n'étais bonne qu'en Français et en dessin… Je partageais mon temps entre des études scolaires de plus en plus catastrophiques et une vie secrète intense consacrée à la peinture, au dessin et à mes carnets de pensées intimes…qui m'aidaient à me trouver et à me construire.

C'est curieux d'ailleurs de penser que vivant avec deux parents créateurs, l'un et l'autre épanouis dans leur art, la musique et l'écriture, je me retrouvais à leur côté, dans une position si paradoxale…

7

8

Je continuais donc à peindre tout en suivant des études d'Architecture pour faire plaisir à mes parents …

9

A l'époque, je peignais souvent David, mon compagnon, de dos, nu, enfilant ou enlevant une chemise.
A propos de cette peinture, j'ai mis du temps à savoir comment répondre aux personnes qui me demandaient incrédules pourquoi j'étais dans la provocation en peignant un homme nu … En fait, c'est tout simple, étant une femme peintre, je peignais l'objet de mon désir comme les peintres hommes l'ont toujours fait avec leurs muses…

Heureusement, lors d'une de mes premières expositions de peintures dans une galerie à Paris, je fis la connaissance du metteur en scène Claude Régy qui me proposa de travailler avec lui pour concevoir des décors et des costumes pour ses spectacles… Le théâtre était pour moi une deuxième famille, c'était la grande époque des spectacles de Bob Wilson ou de Taddeus Kantor. Un art qui allie les mots et les images grâce à des êtres vivants qui se déplacent dans l'espace… Tout ce qui me passionnait était là… J'annonçai donc à mon père de manière catégorique que je ne passerais pas mon diplôme d'architecture. C'était sans appel.
Mes parents furent furieux et je sentis avec grande tristesse que cela m'éloignait encore un peu plus d'eux.
Ces années furent, au début, formidables. Je proposais des décors et des costumes remplis des couleurs de l'univers de ma peinture : des bleus outremer, des rouges, des jaunes… qui s'intégraient et donnaient à entendre des textes passionnants. Même si à cette époque je n'écrivais que très rarement, l'écriture des autres nourrissait ma peinture. Et puis, je gagnais ma vie !

10

Pendant une dizaine d'année j'ai partagé mon temps entre les décors et la peinture. Le problème c'est que petit à petit ma peinture, influencée par le théâtre devint de plus en plus narrative… décorative… Je m'en rendais compte mais ne parvenais pas à changer. Je commençais en voyant ma peinture à me demander si mon père n'avait pas finalement raison… Je me mis à me sentir étrangère à ma peinture… Je recommençai à écrire dans des carnets mes pensées, mes doutes, je tentais de sortir sur le papier avec des mots, les raisons cachées de ce nouvel enfermement dans lequel je m'étais installée…Mon propre enfermement… Mes angoisses d'enfance revinrent, jusqu'à ce que je ressente des angoisses de mort immédiate… J'avais l'impression de sombrer dans la folie.

C'est à ce moment-là que David, qui faisait de la recherche me proposa de partir avec lui à New York.
J'obtins une bourse villa Médicis hors les murs pour peindre, à New York et me mis à peindre de grands tableaux à l'huile, qui ne me satisfaisait plus.

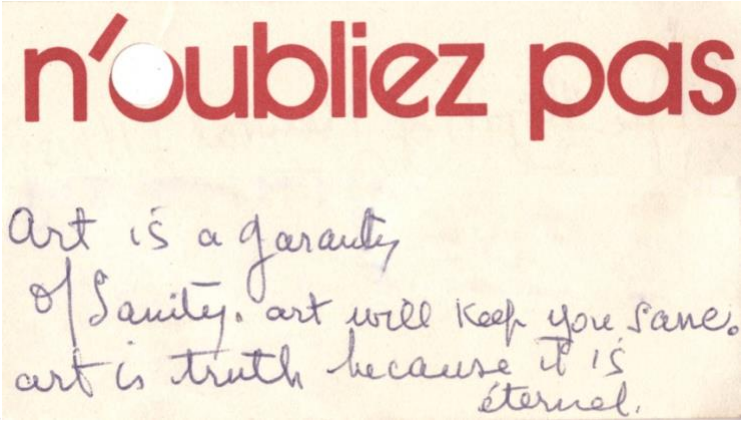
C’était épouvantable… Je tentais pour m’apaiser de peindre de nouveau David mais je le déformais et le rendait monstrueux. Décidant que David n’y était pour rien et que c’était trop injuste de lui faire subir de telles métamorphoses je finis par tout détruire et abandonner la peinture… La seule manière que j’avais pour aller mieux était de me dire : « Il faut que j’aille à l’hôpital » ; chaque fois, je faisais ce même lapsus ; au lieu de musée je disais hôpital… Et je courrais au Métropolitain Muséum… Là j’y recopiais dans un petit carnet à dessin les tableaux de Rembrandt, Vermeer, Velasquez et Goya et je me sentais apaisée.
Durant une année je courrais dans les « musées - hôpitaux » remplissant des dizaines de petits carnets, incapable de produire quoi que ce soit d’autre. Puis, une petite femme minuscule, incapable de se lever, apparut au milieu d’une feuille blanche d’un carnet… Et je pénétrais de nouveau dans mon univers.

11

Un jour, je découvris le travail de Louise Bourgeois, ses dessins recouvraient les murs de la galerie, Il y avait aussi beaucoup de petites phrases écrites, souvent en Français… Ce fut un tel choc, que je compris que je devais absolument la rencontrer. Quand je l’appelais, la première fois, au téléphone, et qu’elle me demanda ce que je lui voulais, je m’entendis lui répondre qu’elle était la seule personne à pouvoir me sauver la vie…
Ma réponse l’inquiéta mais attisa sa curiosité et lorsqu’elle me reçut, et que je lui montrais mes nouveaux minuscules dessins, elle me dit qu’elle comprenait ce que je lui demandais et qu’elle avait envie de m’aider.
Je me mis à venir la voir régulièrement. Sa générosité, son amitié, sa confiance, me permirent petit à petit de m’accepter à mon tour et d’entrer définitivement dans ma véritable vie.

Pour ne raconter qu’une seule histoire de notre rencontre, je choisirais celle, où, un jour, comprenant que j’étais toujours autant effrayée de sombrer dans la folie si je m’enfonçais

plus dans ma peinture, elle prit un crayon et écrivit sur un petit morceau de papier : *Art Is a guaranty of sanity, art will keep you sane, because it is eternal* puis elle me le donna et me dit de le garder avec moi…
J'ai toujours ce message de Louise écrit de sa main, et sa magie est toujours aussi efficace…



12

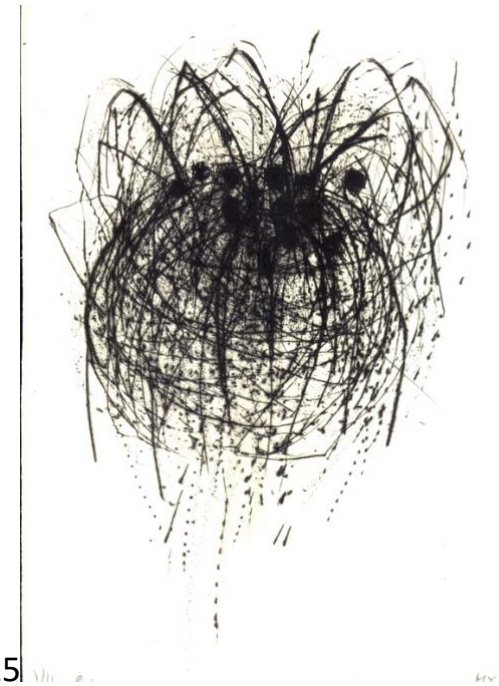
Rentrée à Paris, je me mis très vite à écrire dans un journal des petits textes sur le travail d'autres artistes. Cela me plaisait beaucoup et je commençais à écrire également des textes sur mon propre travail. Toujours dans le but de clarifier, de donner des pistes.
Longtemps, j'ai tenté, de rester dans un champ d'écriture discret, lié à l'art afin de ne pas entrer en rivalité avec l'écriture de ma mère…Je sentais bien, que cela ne lui aurait pas plu du tout…
C'est d'ailleurs Louise Bourgeois qui m'a, encore une fois, fait franchir le pas, en me proposant d'écrire un livre avec elle à propos de son œuvre en lien avec son enfance en France et au lycée Fénelon.

13

Ce livre fut symboliquement très important pour moi. D'abord, par la confiance qu'elle m'accordait en participant à ce travail passionnant mais aussi parce qu'elle me donnait en

quelque sorte « l'autorisation » d'être moi-même. Ce livre ouvrait la porte vers ma nouvelle vie où l'écriture pouvait aussi exister. Elle me confortait dans l'idée que le dessin, la sculpture et l'écriture, chacun à sa manière, sont des outils formidables pour apaiser, ordonner le chaos mental dans lequel on se trouve.
Parallèlement à l'écriture, je continuais à dessiner.

14


15

Ces dessins réalisés en 1992 préfigurent les araignées que j'ai faites par la suite.
Lorsque je lui ai montrés, Louise m'a dit qu'elles lui faisaient penser à des araignées, et qu'elle aussi en avait dessinées autrefois. Puis, voyant cette gravure, comme je ne signais pas mes dessins à cause de mon nom célèbre à cause de mes parents (elle ne le savait pas), elle prit un crayon et signa mes dessins à ma place en me disant que ça n'était pas si compliqué… cette pointe sèche est signée par Louise, avec mes initiales… là aussi elle m'a donné l'autorisation…

16

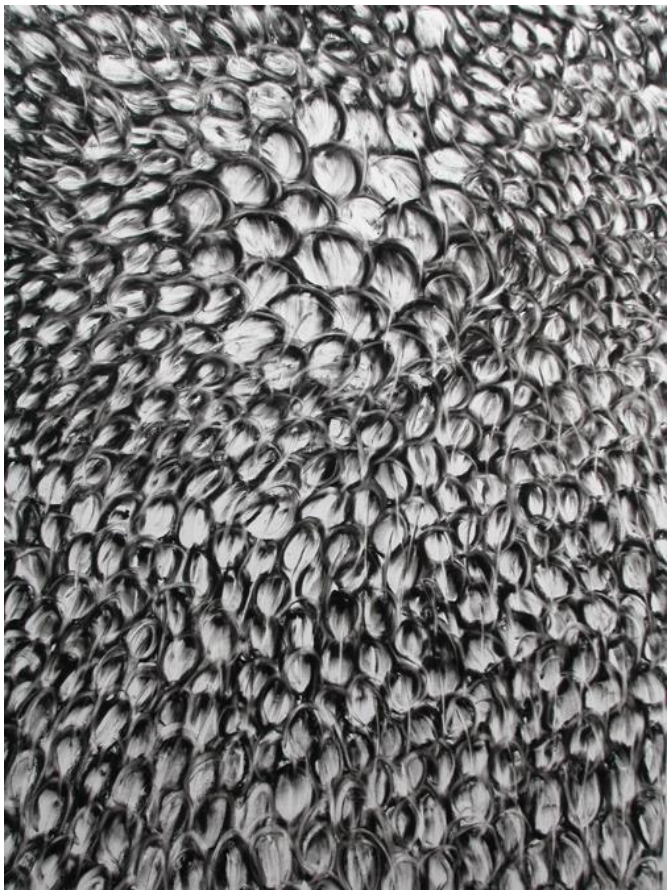
En 1994 je revenais la voir avec des araignées dessinées au fusain, Louise venait de son côté de réaliser ses premières araignées à la gouache dans des teintes rouges. Nous avions fait des araignées au même moment sans le savoir… Les siennes voulaient être apaisantes car elles lui faisaient penser à sa mère, tisseuse et protectrice. Je n'osais pas encore avouer que les miennes me faisaient aussi penser à ma mère…

En découvrant mes araignées Louise me dit qu'elles étaient à l'opposé des siennes et me dit que mes araignées lui donnaient l'impression que je parlais de la peur d'avant toutes les peurs, la peur primordiale…

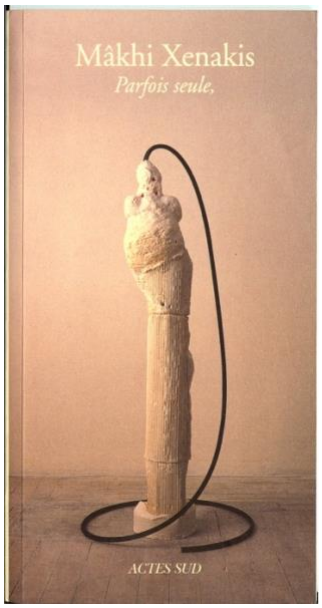
Après j'ai cessé d'aborder ce thème car les gens me disaient que je copiais LB….

Comme je venais d'accoucher de mes filles, Gaïa et Maïa et que j'éprouvais un certain apaisement avec la maternité, je me suis mise à faire des « Apaisements » après « les peurs »

17

18 

Depuis un certain temps, je m'intéressais de plus en plus à la sculpture. Louise, cependant n'y semblait pas trop favorable… Malgré tout, je commençais dans mon atelier à faire quelques petites sculptures en plâtre. Un jour, où j'invitais Bernard Point, directeur, à l'époque, du centre d'art de Gennevilliers, à venir voir mes derniers grands dessins pour une éventuelle exposition. A mon grand désarroi, il me dit : « Je préfèrerais faire une exposition de tes sculptures, penses à un projet et appelles moi ». J'étais complètement désemparée à l'idée de remplir son espace immense de sculptures alors que je n'en étais encore qu'aux tous débuts…En plus, un projet ! Mon travail se fait de manière souterraine, les choses, viennent chaque fois comme malgré elles, je ne contrôle, consciemment rien. Pourquoi me demandait-il une chose pareille ?...
Alors, pour qu'il ne m'oublie pas, je me mis à lui écrire, chaque mois, une lettre, lui parlant de mon travail à l'atelier, des bonnes et des mauvaises interférences liées à ma vie et l'effet qu'elles produisaient sur mon travail. Pendant une année, je lui décrivais la naissance des sculptures. Et ce fut le livre *Parfois seule,* où je rassemblais les lettres, ponctuées par des photographies des sculptures crées pendant ce temps.

19 

Louise en découvrant ce livre, ne voulut plus me voir… Je n'ai jamais su pourquoi…

A la mort de mon père, des bribes de souvenirs de lui jeune réapparurent, intacts. Je me mis à les écrire, au milieu d'autres souvenirs de mon enfance ainsi que certains moments de ma rencontre avec Louise Bourgeois. Ce fut le livre : *Laisser venir les fantômes.*

20

Plus tard, je fus invitée à exposer mes sculptures dans la chapelle de la salpêtrière.
Je voulus connaître l'histoire de ces lieux mais quand je découvris, dans les archives, que cela avait été le plus grand lieu d'enfermement de femmes depuis Louis XIV jusqu'à l'arrivée de Charcot, je me sentis munie d'une *mission* où je devais absolument tenter de les réincarner…
Je réalisais un groupe de 256 nouvelles sculptures ; *Les folles d'enfer de la Salpêtrière*. Et, utilisant les archives de l'assistance publique, j'écrivais un livre du même nom. Ce fut le premier texte publié où j'organisais mon écriture sans ponctuations et où les mots créaient

leur propre rythme, leur propre respiration. J'avais l'impression que cette forme de psalmodie, d'incantation fonctionnait bien avec le caractère tragique de l'histoire de toutes ces femmes.
C'était la première fois aussi que je pouvais simultanément m'exprimer par l'écriture et la sculpture sur un même sujet de manière aussi importante.

21

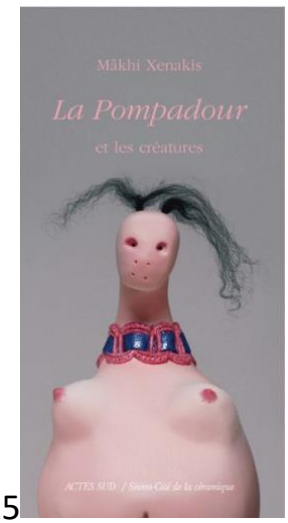
22

23

En réalité, avant ce livre, j'avais déjà écrit deux textes sous cette même forme : *La petite fille* et *Jalousie*. Deux textes de douleurs qui amenèrent cette forme d'écriture. Mais à l'époque, mon éditeur ; Actes Sud préféra ne pas les publier. Mais, comme je suis assez têtue, à force d'insister, Actes Sud finit par publier les deux nouvelles sous le titre : *Laisser venir les secrets en 2008.*

24

Puis, vint le livre *La Pompadour*.
La Manufacture de Sèvres m'avait invitée à créer une sculpture en porcelaine. Toujours curieuse de l'histoire du lieu où je suis invitée, je découvris que c'était la maitresse du Roi, Madame de Pompadour, à la fois courtisane et femme de culture qui en fut l'instigatrice. Je décidais de lui rendre hommage en la faisant apparaître sous la forme d'une de mes sculptures féminines sur lesquelles je travaille depuis *les folles d'enfer.* Sorties de leur enfermement, je choisis de montrer la féminité sous un jour plus ludique et sensuel avec des formes rondes, parfois impudiques et troublantes. Je ne cherchais pas à représenter de nouveau la femme vue par le regard d'un homme créateur mais plutôt comment une femme, artiste se ressent. Pour accompagner ce texte, j'écrivis un nouveau texte où je tentais d'approfondir ces questions autour de la création, de la représentation de la féminité et de la sexualité dans l'art. Ainsi que de nombreux dessins et sculptures liées à ma série des *petites bonnes femmes*.



25

26

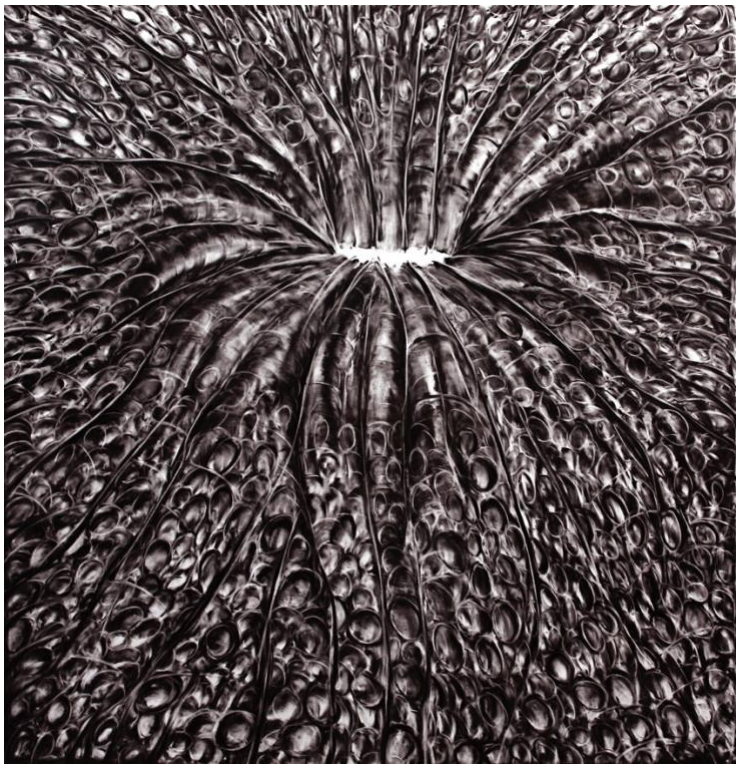
Parallèlement à la sculpture, je continuais mon travail de dessins :
A partir de 2003, je réalisais de nombreuses séries de pastels travaillées à la gomme où toute la surface du papier était envahie de forces contraires qui s'affrontaient et ou une araignée réapparaissait…jusqu'au jour où une forme centrale apparue, en forme d'œil puis, qu'un vide finisse par s'y installer.

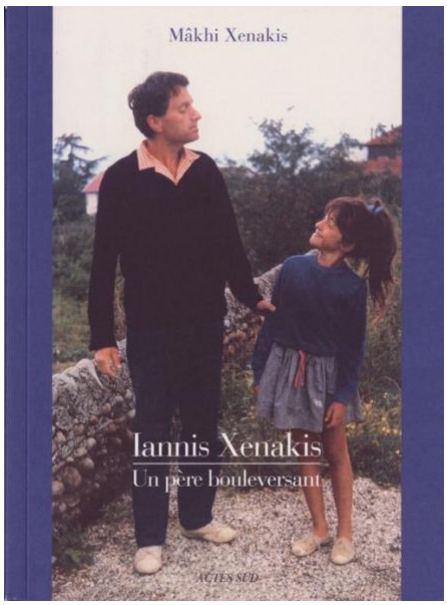
Donc, il y a cette figure centrale qui semble se projeter sur nous, avec parfois des tentacules et au centre, un vide ou un regard qui nous attirent…

7

28

Pastel sur papier 2008

29 

30 

Pendant toute la longue période durant laquelle j'ai écrit le livre sur mon père, paru en2015, alors que je racontais les premières années douloureuses de sa vie, j'éprouvais régulièrement une terrible envie de m'en échapper et de me retrouver dans mon atelier seule, avec mes dessins et mes sculptures. Mes pastels se métamorphosèrent doucement en éclosions, proches d'un monde végétal étrangement apaisé. Puis, lorsque je me mis à parler de mon enfance avec lui en Corse et de nos pêches sous-marines, j'éprouvais le besoin de changer de technique et passais du pastel à l'aquarelle et à l'encre. Les dégradés de rose glissèrent doucement vers des dégradés d'encres et d'aquarelles bleues créant une nouvelle correspondance avec me sculptures.

Dans ce nouvel univers aquatique, des créatures marines, des yeux, des méduses apparurent.

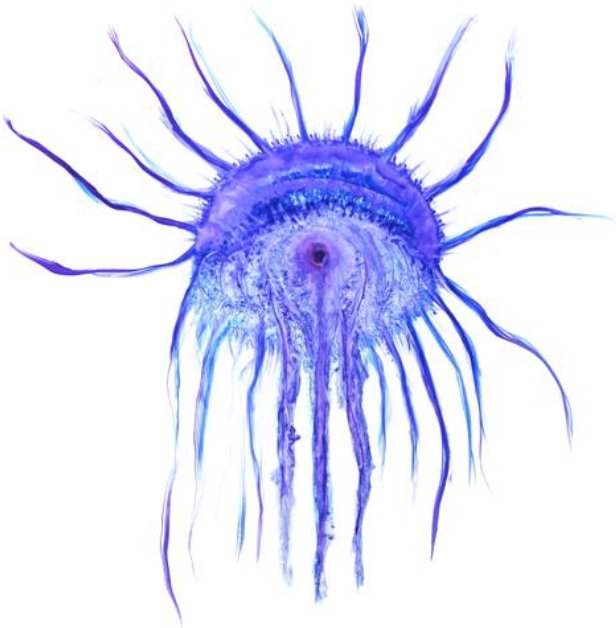
Indépendamment de la Méduse des mers à la fois fascinante et inquiétante avec ses tentacules proches de celles de la pieuvre ou de l'araignée qui ont toujours habité mon travail, le thème de la mythologique grecque de Méduse apparaissait de manière évidente. Liée à la fois au regard, à la féminité, au sexe, à la décapitation, à la sidération, à la mort à la vie.

31

32

33

33'



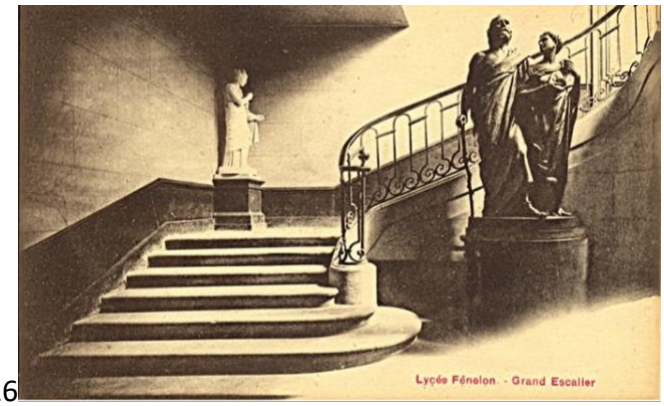
34

5

Méduse, encre sur calque, 83x63cm mai 2015

Dans la dernière partie de ce livre sur mon père, Louise réapparut…

J'y racontais comment dans mon premier ouvrage, elle m'avait envoyée sur les lieux de son enfance en France et comment nous tentions de relier ce passé à son œuvre. L'un de ses souvenirs le plus fort était une sculpture d'Œdipe, aveugle, conduit par sa fille Antigone qui se trouvait dans son ancien lycée et qu'elle voulut publier face à une sculpture abstraite qu'elle avait réalisé en 1947 et qui était intitulée : « L'aveugle guidant l'aveugle ».

26 

36 Carte postale du lycée Fénelon, vers les années 1920.

36' Avec mon père, à la place de la sculpture d'Œdipe et d'Antigone, lycée Fénelon, 1998.

Comme pour créer un lien magique entre Louise, mon père, Œdipe et Antigone j'associais, dans le livre sur mon père, la photo de la sculpture d'Œdipe et d'Antigone à une photo prise par une amie lors de ma présentation de ce livre au lycée Fénelon en 1998. J'avais sans réfléchir demandé soudainement à mon père de s'installer avec moi à la place de cette sculpture qui avait disparue depuis … Portée par cette image d'Antigone qui guide son père vers sa dernière demeure.

Puis, terminant l'écriture de ce livre en Corse, je réalisais une sculpture représentant Antigone et dont la photographie clôturait cet ouvrage.

37

Antigone, ciment, métal, pigment. 2014. Dernière page du livre « Iannis Xenakis, un père bouleversant »

Lors d'une invitation au Domaine de Chaumont sur Loire, je réalisais une nouvelle série de pastels qui devaient être liés à la nature. Sans m'en apercevoir, la présence ou l'absence de l'œil demeuraient omniprésente…

38

Parallèlement à ces pastels, en 2017, je réalisais des petites encres où la présence de Méduse s'effaçait petit à petit pour ne plus représenter de nouveau qu'un œil central. Puis, travaillant sur un projet de livre aux éditions Tarabuste de mes encres face à un poème intitulé « La Baleine noire » de Marjorie Micucci, cet œil se métamorphosa de nouveau en animal marin, plus proche de la baleine, cette fois-ci que de la Méduse mais toujours avec un œil unique.

39

Encre bleue, 10x15cm, décembre 2017

En 2018, paru mon nouveau livre sur Louise Bourgeois, : *Louise, sauvez-moi !* Cette fois-ci, je ressenti une plus grande liberté dans mon écriture … était-ce parce que je savais que ma mère ne le lirait pas et ne me jugerais pas ?... Toujours est-il que je m'affranchis de beaucoup de choses. Notamment même, de désobéir à Jerry, l'assistant de Louise devenu son ayant droit en décidant de ne pas publier les œuvres de Louise, afin de ne pas subir de censure au niveau de mon écriture, mais ça c'est encore une autre histoire que je pourrais vous raconter dans un livre posthume …. Toujours est-il que lorsqu'il parut en 2018, je présentais une nouvelle exposition personnelle à la Maison des arts de Châtillon, je réalisais un nouveau groupe de sculptures lié à plusieurs évènements décrits dans le livre sur Louise Bourgeois : *Louise, sauvez-moi !*

Il s'agit d'une part du moment où mon père se trouvant à New York refuse de rencontrer Louise Bourgeois qui l'a invité chez elle, puis, du jour où Louise refuse de voir mes sculptures que je lui ai apportées de Paris. Ainsi, dans les jardins de la Maison des arts de Châtillon, j'installais mon père, tournant le dos à Louise qui tourne le dos à mes sculptures et je me représentais au centre, les bras levés comme les petites sculptures Mycéniennes, pour tenter d'apaiser la situation… Louise, quant à elle avait le buste recouvert de mamelles et des tentacules sortaient de sa tête en souvenir de ses araignées.

40

« Les rencontres impossibles » installation dans les jardins de la maison des arts de Châtillon, Mai-2018.

41 Les rencontres impossibles, détail. » installation dans les jardins de la maison des arts de Châtillon, Mai-2018.

Les rencontres impossibles, détail.2018.

42 Les rencontres impossibles, détail.2018.

Pour représenter mon père, l'image du Cyclope qui n'avait qu'un œil au milieu du front, s'est très vite imposée à moi. D'une part à cause de cet œil unique et aussi parce que la

mythologie grecque faisait partie de sa vie et que sans trop m'en rendre compte elle s'était installée dans ma propre mythologie personnelle.

J'ai alors fait des recherches sur les cyclopes dans la mythologie grecque et ai découvert qu'il existe plusieurs familles de Cyclopes. Je connaissais, parce que mon père m'avait souvent raconté cette histoire lorsque j'étais enfant, l'épisode où Homère, dans l'Odyssée, décrit Ulysse crevant l'œil du cyclope Polyphème, en revanche, je ne connaissais pas les Cyclopes Ouraniens décrits dans la Théogonie d'Hésiode qui n'ont rien en commun avec le premier.

Ces cyclopes sont les enfants d'Ouranos (le Ciel) et de Gaïa (la Terre). Ils sont trois : Brontès (le Tonnerre), Stéropès (l'Éclair) et *Árgês* (la Foudre). Emprisonnés sous terre par Cronos, ils furent libérés par Zeus et, par gratitude, ils lui forgèrent la foudre, l'éclair et le tonnerre.

Comment ne pas faire le lien avec l'univers de mon père et à ses « Polytopes » : Spectacles de sons et de lumière où les éclairs, la foudre et le tonnerre sont omniprésents.

Que je décide de le représenter en cyclope prenait tout à coup un sens encore plus fort et évident. De plus, la spirale étant très importante pour mon père, d'une part parce qu'on la retrouve dans la nature, les cyclones et le cosmos et aussi de manière philosophique parce qu'elle représente à la fois le chemin vers la vie et vers la mort. Je décidais donc de représenter cet œil unique (creux) au centre d'une spirale et de faire surgir de sa tête un éclair.

Pendant cette exposition, je réalisais que ma seule envie était de récupérer mes sculptures à mon atelier pour les rassembler cette fois ci dans un cercle afin qu'elles communiquent enfin entre elles et qu'elles fassent la paix. C'est ça aussi le pouvoir de la sculpture.

Or, il y a quelques temps, j'ai été invitée par le Musée de l'Hospice Saint Roch d'Issoudun à exposer, entre autres un groupe de sculptures en plein air dans leur jardin. L'endroit qu'ils m'ont proposé est un cercle végétal, central. Comment résister à cette idée d'installer Louise, mon père et moi dans une rencontre enfin possible, car c'est ça aussi le pouvoir de la Sculpture ! comme le cercle fait 3 m de diamètre, il me faut rajouter d'autres personnages … Et, bien sur je vais inviter ma mère et David à cette rencontrer. Et je sens déjà, rien que d'y penser à quel point cela me fait du bien !

Pour revenir à une certaine chronologie, après avoir réalisé ces rencontres impossibles, je me mis à travailler sur un projet commun avec l'artiste Jean-Luc Parant. Appréciant nos travaux réciproques et ayant des points communs dans nos démarches (les accumulations, l'œil…) Jean-Luc apporta un jour, à mon atelier, des plaques de terre cuites vierges qu'il avait préparées afin que je travaille dessus, je me mis immédiatement à réaliser une série d'encres où un œil apparaissait au centre d'une spirale.

43 Encre sur terre cuite, 2018.

Mais cette fois ci, au lieu de jouer comme toujours sur l'ambiguïté d'un œil vivant ou mort, j'affrontais différemment sa représentation et me mis à tenter de capter la vie du regard.

Comme si le passage, pour moi de la représentation de mon père en cyclope, m'autorisais enfin à ne plus hésiter entre son œil mort et son œil vivant.

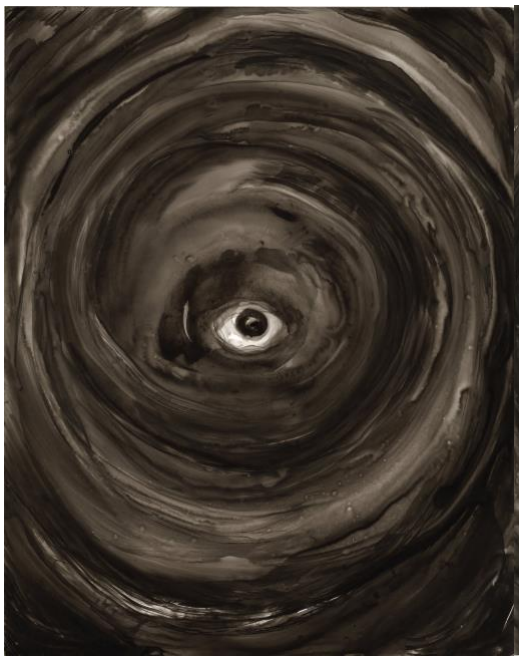
Affronter enfin son regard, son jugement…

Puis, je réalisais une nouvelle série d'encres - regards qui se transformèrent de nouveau en gouffres….

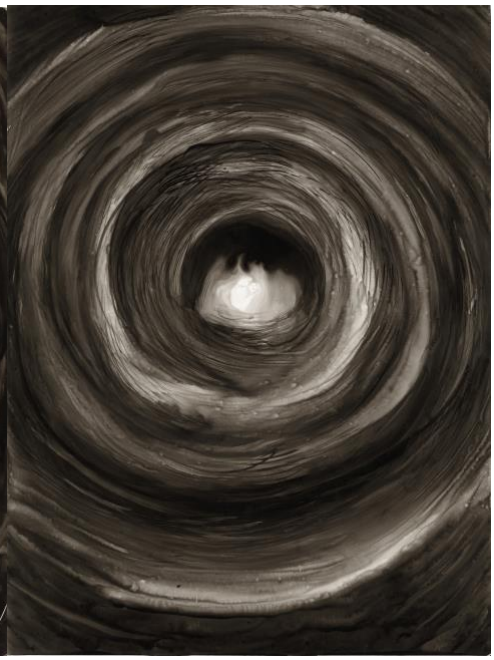
Depuis, J'ai l'impression que je me rapproche toujours un peu plus de ce regard vivant que je tente de retrouver, tout en transformant le vide inquiétant de l'absence en gouffres vivants et lumineux. Peut-être est-ce la sérénité qui vient à ma rencontre après tous ces combats exténuants ?...

Je vous remercie.

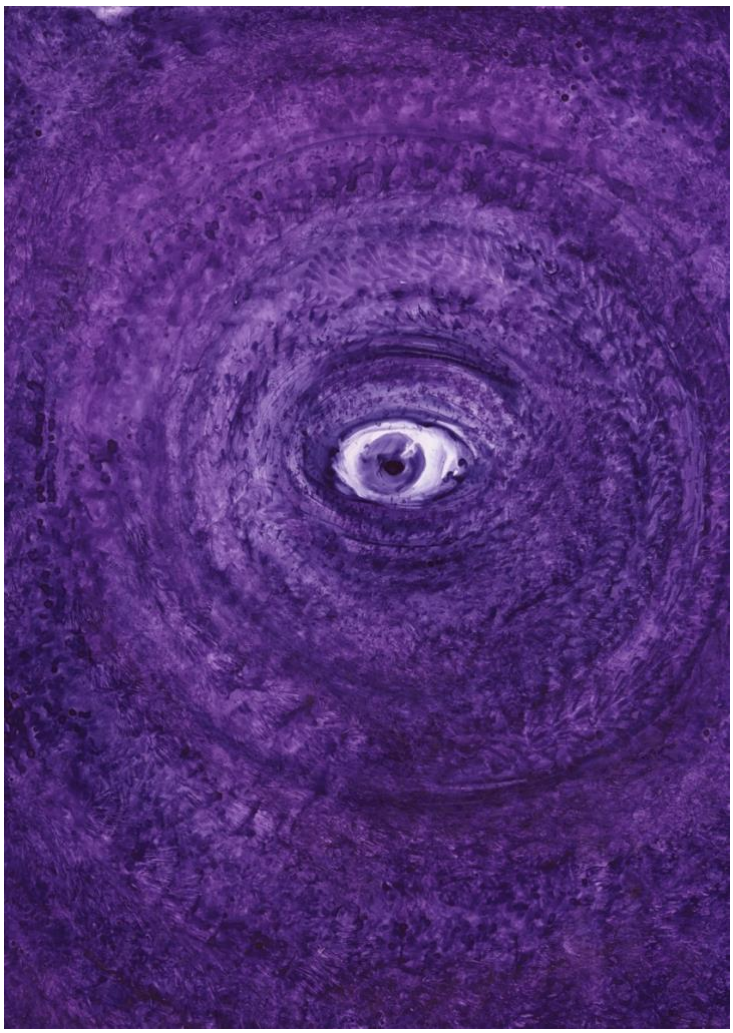
Mâkhi Xenakis, septembre 2019.



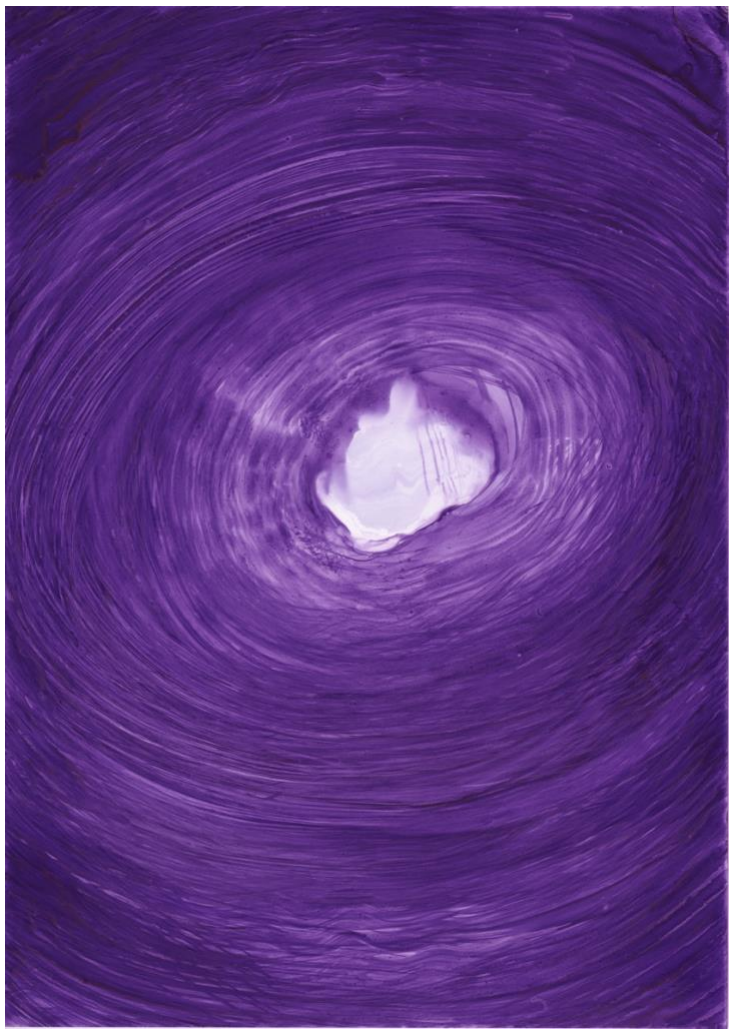
Encre regard, 28x35cm, 2018.



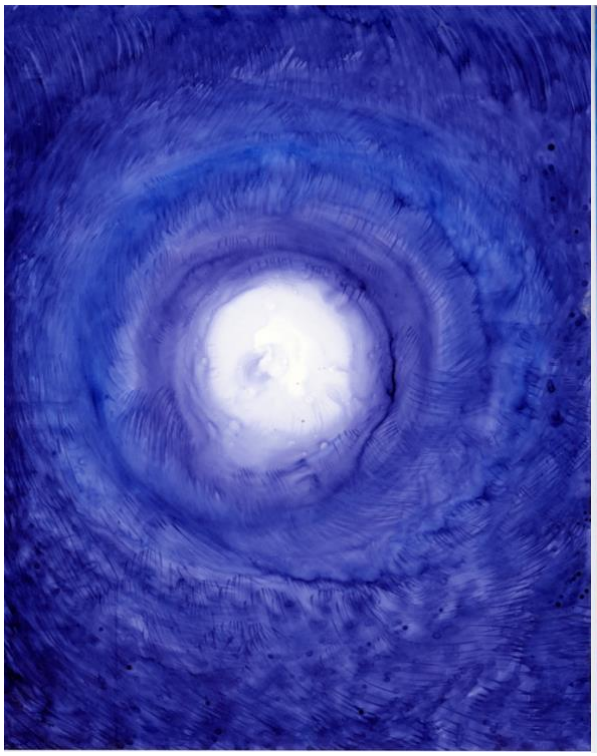
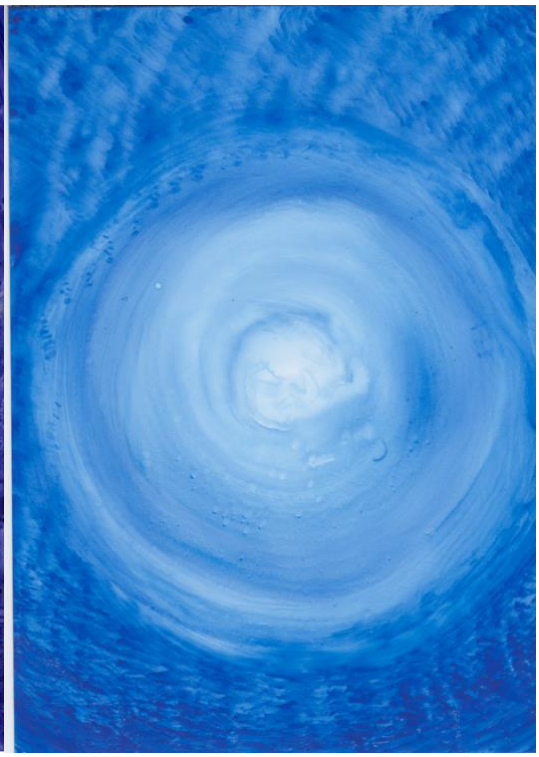
Encre gouffre, 40 x30 cm 2018



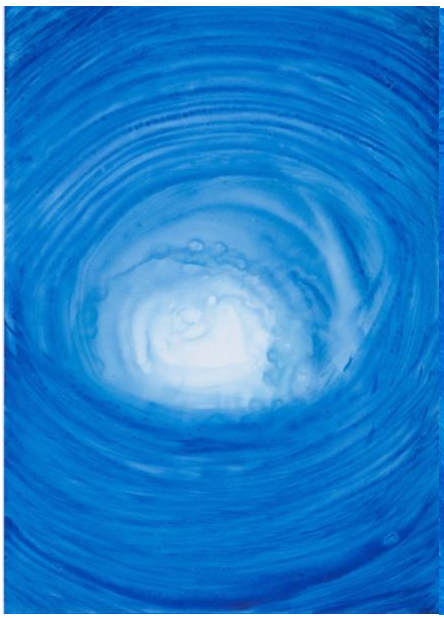
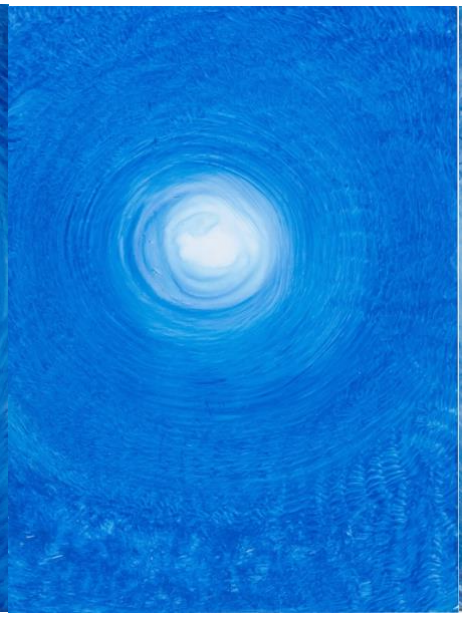
Encre regard bleu, 46 x 34 cm. 2019



47' encre gouffre violet24x34cm 2

48 encres gouffre bleu 2019. 49 encres13x18cm 201

50 encres13x18cm 201951 encre gouffre bleu 31x22,5cm 201952 encre gouffre bleu 13x18cm 2019